

Michel Demuth, un dandy galactique

JE ME SOUVIENS très bien, un quart de siècle après, des circonstances dans lesquelles je découvris l'œuvre de nouvelliste de Michel Demuth : fouillant dans une pile de fanzines, chez un bouquiniste, je tombai sur le numéro quatre du défunt et néanmoins mythique *Mercury* de Jean-Pierre Fontana. Figurait en page intérieure, crayonnée à côté du prix, la mention suivante : « Avec une nouvelle inédite, non reprise dans les *Galaxiales* ! » Ce qui retint mon attention et me fit acheter ledit fanzine.

Si je connaissais bien le nom de Michel Demuth pour l'avoir vu cité ici et là, et inscrit sur les pages de garde de nombreux volumes (notamment du Masque et du Livre de Poche, où il officiait en tant que directeur de collection), je n'avais jamais eu l'occasion en mes années de lycée de lire sa prose... Je plongeai dans « Yragaël ou la fin des temps », et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un auteur français qui, au cœur des *sixties*, en 1965 pour être précis, se hissait au niveau des auteurs américains de l'âge d'or : *sense of wonder*, inventivité, poésie, lyrisme, tout y était, et cela me conforta dans l'idée qu'il me fallait découvrir ses quatre recueils personnels.

Je rééditai un peu plus tard cette curiosité dans l'une de mes premières anthologies, sans pour autant rencontrer physiquement son auteur, qui me semblait être un de ces « intouchables » parisiens du milieu de la science-fiction. Le temps passa.

Lorsque je décidai, vers 2000, au sortir du trou noir qu'avait rencontré cette même science-fiction à la fin des *eighties*, d'interviewer en grand format les auteurs français, je commençai

par contacter et rencontrer Stefan Wul, Maurice G. Dantec et... Michel Demuth.

C'est un peu impressionné que je me rendis à son domicile parisien, où il me reçut d'une façon charmante, avec sa deuxième épouse, Luce.

Je découvris un homme délicieux, enjoué, amusant (notamment lorsqu'il imitait l'accent d'Alejandro Jodorowsky parlant des producteurs de cinéma américains), qui, après avoir « régné » sur le milieu français dans les années 70 et 80 avec Alain Dorémieux, Gérard Klein, Jacques Sadoul et Jacques Goimard, ne vivait plus la science-fiction qu'à travers son métier de traducteur. Un homme qui s'était éloigné, par la force des choses, mais qui continuait à aimer le genre qui avait enchanté sa jeunesse et faisait d'ailleurs toujours partie du jury du Grand Prix de l'Imaginaire, même s'il déplorait le virage pris par le genre en question en direction d'une *fantasy* standardisée qui ne le séduisait pas.

Je le perçus alors comme une sorte de dandy qui restait attaché à la science-fiction de l'âge d'or, mais aussi à la *new wave* britannique des *sixties*. Il suffisait d'emmener la conversation vers le *Swinging London*, Michael Moorcock et sa revue *New Worlds*, pour voir son regard s'éclairer. Même chose lorsqu'on l'emmenait sur le terrain du rock psychédélique américain, du Grateful Dead ou de Pearls Before Swine...

Je contribuai par la suite (avec Daniel Riche qui lui avait commandé une nouvelle pour son anthologie *Futurs antérieurs*, Fleuve Noir) à lui faire reprendre la plume. Une première fois pour accompagner son entretien dans *Bifrost* (il y revint deux numéros plus tard) ; une deuxième pour *Icares 2004* chez Mnémos (une nouvelle écrite pour *Dimension Philip K. Dick*, mais qui ne put y trouver sa place car trop personnelle et allusive, et qu'il me fallut donc réorienter vers une anthologie non thématique) ; une troisième et dernière pour *Mission Alice* (Mnémos, 2004), mais avec un texte trop « arraché » et *borderline* pour y figurer, et que je proposerai bientôt dans le cadre du dossier consacré à notre auteur, dans un prochain numéro

de *Galaxies*. Je l'avais également invité à participer à mon anthologie en hommage à Elric le nécromancien, personnage dont il avait traduit un volume de la saga ; je ne me souviens plus pourquoi il ne fut pas au rendez-vous. La seule chose que je sais, c'est que je n'ai pas eu l'occasion de voir par son intermédiaire, comme je l'espérais, le prince albinos de Melniboné évoluer dans le Londres psychédélique des Beatles, du Pink Floyd de Barrett, des Zombies, de Tomorrow, des Hollies et de Kaleidoscope...

Au moment de notre unique rencontre (mais nous nous parlâmes souvent au téléphone par la suite), il avait pour projet de boucler un recueil de nouvelles hors-cycle, ainsi que le troisième et dernier tome de ses *Galaxiales*, son histoire du futur, que lui réclamait Jacques Chambon en vue d'une (ré)édition intégrale de la série chez Flammarion.

J'étais loin de me douter que ces livres ne seraient jamais achevés, orphelins de leur auteur, décédé en 2006 des suites d'une longue maladie dont il connaissait l'existence depuis 1998. Il ne laissait derrière lui que les quatre recueils évoqués ci-dessus et épuisés depuis des lustres : les deux volumes de ses *Galaxiales* (J'ai Lu) ainsi que *Les Années métalliques* (Robert Laffont ; rééd. J'ai Lu) et *La Clé des étoiles* (Le Masque).

La surprise de sa disparition passée, il me parut indispensable de lui rendre hommage. Et c'est avec l'accord de son épouse (et le soutien de Jean-Pierre Fontana) que fut publié en 2007 un numéro spécial de la revue *Lunatique* où se trouvaient rassemblés plusieurs nouvelles rares et / ou éparses (dont une relevant du polar et issue de *Mystère Magazine*), des articles et différents documents. Il est clair qu'il ne s'agissait pour moi que d'une première étape, la suivante devant être une réédition de son œuvre de nouvelliste.

Vous l'avez compris, *À l'est du Cygne* en est le premier volet. Conçu comme un best-of, il réunit seize de ses meilleures nouvelles, publiées entre 1959 (l'année de ses vingt ans !) et 2003, sur près de quarante-cinq ans donc.

On retrouve dans les premières, pour la plupart tirées des pages de *Satellite* (revue qui tenta de concurrencer un temps le *Fiction* d'Alain Dorémieux), un auteur doué, précoce, qui avait d'instinct et avant tout le monde tout compris à cette science-fiction américaine que l'on découvrait en France, et qui essayait avec brio de rivaliser avec ses maîtres. Il y a certes un brin de naïveté et de fraîcheur, voire même un petit côté suranné dans ces nouvelles de jeunesse (je pense particulièrement au diptyque « Translateur » / « Mnémonique », dans lequel il prend pas mal de libertés avec les sciences dures), mais incontestablement aussi du Simak, du Vance, du Asimov, du Wul (Cordwainer Smith, ce sera pour plus tard...) chez le jeune Demuth ! Goût pour le *space opera* et pour l'exotisme, anticolonialisme, humanisme (tolérance envers les mutants, par exemple), méfiance envers le règne des machines et ce que Michel Jeury appellera plus tard le « système technicien », tout concourt à faire de ces nouvelles (avec celles de Klein et de quelques autres) les meilleures de notre âge d'or francophone.

Le second tiers du volume est quant à lui constitué de nouvelles plus mûres, issues le plus souvent du *Fiction* du milieu des années soixante. Sous la houlette d'Alain Dorémieux il franchit un cap, trouve sa vitesse de croisière et n'hésite pas à se lancer dans des textes parfois plus longs et ambitieux. Il nous prouve avec « Intervention sur Halme » ou « À l'est du Cygne » qu'il a le niveau « international ».

C'est entre parenthèses l'époque où il imagine et met en place sa série des *Galaxiales*. Aussi, peut-être ses contemporains ont-ils pensé à ce moment-là qu'il était arrivé à maturité, à son sommet. Mais la révolution de la science-fiction était en marche, une génération d'auteurs anglo-saxons allait la marquer durablement, et l'encore jeune poète allait s'en trouver transformé à jamais. À partir de là, comme Daniel Walther, autre jeune talent français avec lequel il est permis d'établir un parallèle, il flirtera ouvertement avec la *new wave*, goûtant aux délices de la belle écriture, avec pour résultat quelques textes pour le moins surprenants venant d'un auteur classique tel que lui. Citons pour illustrer cette veine « Sur le monde penché » (in

Univers 01, 1975) qui relève de la poésie pure (ou de l'expérimental, selon vos critères personnels)... et qu'il est bien difficile de pénétrer aujourd'hui. À un degré moindre, il en va de même de « Aux tortues », un des inédits des *Années métalliques*. Quoi qu'il en soit, il peut être perçu avec ces nouvelles comme un des pères fondateurs de ce que l'on appela à tort dans les années 80 le *néo-formalisme*. Ne me dira-t-il pas, lors de son interview : « ... c'est l'écriture qui compte, désormais. (...) Quitte à ce que ce soit un peu opaque par endroits » ?!

Lorsqu'il reprendra la plume très brièvement en 1981, puis au début des années 2000, le temps d'une petite dizaine de nouvelles, ce sera pour donner naissance, si je puis dire, au dernier Michel Demuth : celui, pour le coup, de la maturité, qui a atteint un point d'équilibre entre sens du récit et goût du beau style... sans trop d'opacité. Celui des chefs-d'œuvre, concentrés dans le troisième tiers du volume : « Exit on Passeig de Gracia », splendide récit temporel où on le reconnaît tout entier sous les traits de Miguel (et son épouse sous ceux de Lucia) ; « À Mélodie pour toujours », débordant de sa passion pour l'Espagne ; et, surtout, « Sigmaringen » (où l'on retrouve, à plus de vingt ans d'écart, le même thème de la survivance des machines que dans « Les Années métalliques ») ; sans oublier « Dans le ressac électromagnétique » qui demeure son texte le plus marquant : un grand moment de poésie !

Ultime précision : figure en fin de volume, entre l'entretien et la bibliographie exhaustive, c'est-à-dire dans notre partie paratexte, « The Fullerton Incident ». Il s'agit pourtant bel et bien d'une nouvelle, la dix-septième, mais, intimiste et autobiographique, elle est tellement éloignée de la science-fiction que Demuth pratiquait d'ordinaire que nous avons cru bon de la publier à cet endroit inhabituel, comme s'il s'était agi d'un article ou d'un témoignage. Écrite, comme je l'ai dit, à ma demande pour une anthologie en hommage à Dick, elle ne répondait pas bien au sujet, même si l'auteur nous y livrait quelques souvenirs relatifs à sa rencontre avec le père d'*Ubik* (voir à ce sujet ce qu'il en raconte dans son entretien). Non, pour l'essentiel, il en terminait avec sa première vie, tout en

douceur, sans trop d'amertume, mais avec des tonnes de nostalgie. Jugez plutôt : le « héros », qui n'est autre que... Michel Demuth (on le sait de par les indices semés de page en page), revient après sa mort, à l'état de fantôme donc, hanter son ex-femme. Il se retourne sur son passé, refait avec elle le film de son existence avant de se retirer, loin des siens, plus largement de l'humanité, et de se fondre dans une nature accueillante...

Poète à l'élégance très particulière et amateur de voyages autour du monde, légèrement dandy, par certains côtés très féminin... homme bon, romantique et tendre... mais également pessimiste, sombre et maladroit, Michel Demuth, qui s'exprimait prioritairement dans les pastels, les bleus, l'indigo, dont les fleurs préférées étaient le mimosa et le lilas, qui aimait le *rock and roll* (à commencer par ses pionniers, tel Roy Orbison dont il adorait certaines chansons), s'est éteint dans la nuit du 29 au 30 septembre 2006 à une heure du matin.

Ses derniers mots, adressés à son épouse, furent : « Tu sais, il faudrait éteindre la lumière. »

Je suis certain que là où il se trouve il est heureux de voir que nous l'avons rallumée pour le présent best-of... et que nous souhaitons recommencer, une ultime fois peut-être, pour une réédition de l'intégrale de ses *Galaxiales*, qu'il aurait tant aimé voir reparaître de son vivant...

Richard Combailot,
3 et 4 octobre 2010